

seront obligés, pour devenir des hommes libres, d'oublier tout ce qu'ils ont appris au collège.

Le malheur est qu'il faut en passer par là, car vous n'avez pas une seule institution laïque de haute éducation.

Etonnez-vous donc après cela de vous voir trahis en toute occasion par ceux qui sont chargés de la défense de vos droits.

Hélas ! nous n'avons pas d'hommes, entendez-vous dire chaque jour par des partisans des deux groupes politiques.

A qui la faute ?

Les hommes de caractère vous font peur. Vous n'en voulez pas. Vous leur préférez invariablement des hommes tarés.

Pour trouver grâce à vos yeux il faut avoir au moins ses vingt-cinq quartiers de péculat.

Avec cela que vous n'êtes pas très difficile sur le chapitre des aptitudes.

Le premier venu, pourvu qu'il ait l'échine bien souple, qu'il se soit vendu plusieurs fois d'une façon bien authentique ; qu'il ait trempé dans plusieurs spéculations véreuses ; qu'il ait changé de parti juste au moment où cela faisait son affaire, qu'il soit bien vu de vos ennemis déclarés et qu'il sache écorcher le français d'une façon désolante, est sûr d'arriver chez vous aux plus hautes distinctions.

Passez en revue vos hommes publics ; ceux que votre badauderie a porté aux honneurs et au pouvoir, ceux que votre servilisme entoure de tout le respect et de toutes les prévenances possibles : combien en comptez-vous qui soient absolument immaculés ?

Lequel d'entre eux n'a pas à son dossier un ou plusieurs de ces écarts, de ces souillures, de ces trahisons, de ces tripotages honteux, qui dans d'autres pays ruinent à jamais la réputation d'un homme public lorsqu'ils ne le conduisent pas au bagne ?

Je ne parle pas ici de ces cas d'immoralité honteuse dont la pudibonde Angleterre a été témoin et qui ont amené la chute d'un Parnell, d'un Charles Dilke et d'un autre député anglais qui lui n'avait pas même l'excuse de s'adresser à des femmes pour satisfaire sa hideuse passion ; mais j'ai de bonnes raisons pour croire que les Germiny seraient tolérés dans vos cabinets fédéral ou locaux, pourvu qu'ils possédassent la dose voulue d'obséquiosité envers tout ce qui constitue l'obscurantisme bête et routinier.

Vous avez eu chez vous des exemples, malheureusement assez rares, d'hommes intègres doués d'un talent que nul ne songe à contester, qui ont, dans des circonstances rendues publiques, sacrifié leur intérêt personnel à leurs convictions : Qu'en avez-vous fait ?

Avez-vous jamais songé à leur confier le soin de vos intérêts ? Au contraire, vous affectez de les dédaigner, comme s'ils avaient perdu tout droit à votre considération, tandis que vous raclez dans tous les bas fonds de la politique toutes les nullités les plus compromises pour leur confier le soin de vos destinées.

Vous voulez de la ratatouille, vous aimez cela, vous ne concevez pas que l'on puisse être digne de jouer un rôle marquant sans avoir bien prouvé, par ses manœuvres frauduleuses, que l'on est dans le ton, que l'on est tout à fait

esclave des idées reçues. Vous êtes servis à souhait. De quoi vous plaignez-vous ?

Le peuple vous laisse faire. Vous l'avez habitué à compter sur vous, à attendre de vous le mot d'ordre, vous lui avez ôté toute idée d'initiative, mais le jour n'est pas loin où il s'apercevra qu'on le berne sur une immense échelle, et ce jour là sera le signal du réveil de tous les honnêtes gens, plus nombreux qu'on ne le croirait à en juger par la conduite des hommes de paille qui sont censés représenter l'opinion publique.

Aux hommes intègres qui appellent de tous leurs vœux la régénération de votre monde politique je puis prédire que l'excès du mal produira bientôt une réaction solitaire.

PAUL-LOUIS COURRIER.

L'ÉDUCATION REPUBLICAINE

Tous les grands collèges et lycées de Paris viennent de célébrer en grande pompe les distributions de prix à leurs élèves.

Il est d'usage en France que quelque personnage officiel préside à ces cérémonies et prononce un discours d'apparat qui fait généralement grande sensation.

Je crois intéresser mes amis du CANADA-REVUE en leur donnant des extraits des principaux discours prononcés qui résument la doctrine républicaine en matière d'enseignement.

Voici d'abord le concours général dont la distribution était présidée par le ministre de l'Instruction Publique, M. L. Bourgeois.

L'ÉTAT ENSEIGNANT.

“ Je sais qu'en attaquant l'université, c'est l'enseignement public, l'enseignement de la nation républicaine que l'on veut atteindre, et je ne relèverais pas ces attaques si certains esprits généreux qui se croient impartiaux ne se laissaient parfois entraîner et ne s'imaginaient défendre, en vous combattant, cette cause de la liberté individuelle, de la liberté de conscience dont vous êtes au contraire les serviteurs, et qui, sans vous, eût été compromise aux heures périlleuses et serait peut-être aujourd'hui perdue.

“ Vous représentez l'enseignement de l'Etat et c'est le motif de tant de reproches. L'Etat, excède-t-il donc ses droits légitimes en constituant un enseignement ?

“ L'Etat n'a-t-il pas le droit — je vais plus loin — le devoir d'ouvrir à tous un enseignement public ? Messieurs, cette nécessité d'un enseignement commun est de tous les temps et si loin qu'on puisse prévoir quelques modifications que le temps apporte aux rapports des hommes vivant en société, cette nécessité subsistera tant qu'il subsistera un lien social, tant qu'une nation aura un nom de nation, et tant que son existence dépendra de la conservation de l'ensemble de ses traditions, de ses souvenirs et de ses espérances.”

VOULOIR C'EST POUVOIR.

Le ministre de la marine, M. Burdeau, qui présidait la distribution des prix de l'École alsacienne, se réjouit du système d'enseignement donné à cette École, où l'on n'invite pas l'élève à porter ses efforts sur une branche déterminée d'instruction, mais à faire un effort continu, long, persévérant, portant sur tous les points à la fois.